

Cosmogonie élémentaire Cosmogonia elementare

Giuseppe O. Longo

Volume 38, numéro 3 (225), juin 1996

Des italiens et de l'*impossible* origine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Longo, G. O. (1996). Cosmogonie élémentaire. *Liberté*, 38(3), 15–21.

GIUSEPPE O. LONGO

Né à Forlì en 1941, Giuseppe O. Longo est diplômé en ingénierie électronique et en mathématique de l'Université de Trieste, où il enseigne maintenant la théorie de l'information. Il a déployé une intense activité scientifique et publié de nombreux articles dans des revues spécialisées. Membre fondateur du Centre international des Sciences Mécaniques d'Udine, il en est maintenant le directeur et supervise en son sein des cours d'été sur les théories de l'information et des codes. Comme écrivain, il a publié un recueil de récits, *Il fuoco completo*, qui s'est vu décerner le Prix Comisso, *Di alcune orme sopra la neve* et *L'Acrobata* (1994), traduit en français sous le titre *L'Acrobate* (L'Arpenteur, 1996).

COSMOGONIE ÉLÉMENTAIRE

Cosmogonia elementare

*Ils disent aussi que toutes les sciences
sont comprises dans la musique
et qu'existent un chant et une harmonie
des cieux, que toutefois personne n'entend.*

Heinrich Cornelius Agrippa

Au commencement était le son. Il planait sur les abysses du néant, semblait en lui-même pour aussitôt renaître, toujours divers, dans la vacuité sans lumière. Un voile vibratile et léger avançait d'une immensité concentrique et s'enroulait en des nœuds qui tourbillonnaient longuement avant de s'effondrer contre les rauques barrières de l'unisson. Des remous sans fond se condensaient et se dissolvaient en oscillations majestueuses, comme de monumentales symphonies. Des trilles d'une incroyable pureté s'abattaient parmi les éclaboussures sur les flancs opulents de profonds accords, et par les brèches de l'écroulement émanaient de poignantes mélodies qui se pourchassaient entre les piliers nus du temps. Le monde entier n'était qu'une liquide sonorité. Là où l'intensité harmonique dépassait certains seuils, de gigantesques collisions dégénéraient en clameurs menaçantes et en renflements tumultueux qui se répercutaient longuement avant d'être réabsorbés

parmi les lueurs lasses, laissant derrière eux des cavités desséchées de silence figé. L'Univers était une conque sensible qui se jouait sa propre musique et nourrissait à même son essence une infinité d'instruments.

Longtemps le son demeura dans cet état stationnaire et diffus, tirant de son magma vibrant toutes les formes, toutes les intensités, toutes les vibrations, se moulant et se caressant dans un fastueux courant musical. Mais les silences commencèrent à se coaguler en une accumulation toujours plus dense et créèrent une couche immense où le son pénétrait avec difficulté. Cette division première de l'Univers entre les royaumes du son et du silence engendra une convection sonore, une cataracte dont la précipitation toujours plus vive empêcha bientôt toute compensation par la diffusion : la concentration progressive du son conféra une courbure à l'espace et rendit l'Univers, d'infini qu'il était, fini. Dans cet espace limité, les interférences et les réverbérations se chevauchèrent, les échos se multiplièrent et l'entropie augmenta rapidement. Le son, qui avait jadis été le seigneur incontesté d'un Univers illimité, finit par n'être plus qu'une lente ondulation se propageant sur les flasques étendues de l'espace et se rapprochant toujours davantage de cet état sourd et indifférencié qui devait préluder à la naissance des Êtres.

Les Êtres s'épanouirent dans la mer susurrante et tranquille du son, puisant à même ses réserves étales qui s'enroulaient en spirales ondulantes. Ce furent d'abord des entités négatives, des absences de son, des trous de silence dans le cœur épuisé du monde. Ces trous voraces, dans lesquels se précipitaient avec un grondement lugubre les cascades des anciennes mélodies, les fragments des symphonies, des variations et des fugues, ces bouches grandes ouvertes de l'Univers devinrent peu à peu les germes d'une étonnante insta-

bilité. D'amples pulsations commencèrent à les animer, leur conférant une grandiose complexité. L'énergie sonore, embouquant les sombres cavernes du silence et suivant leurs méandres tortueux, subit de rigoureuses et périodiques métamorphoses, se restructurant et se décomposant sans relâche, jusqu'à se concentrer en ces poches secrètes d'épaisseur croissante qui formèrent peu à peu les Corps Astraux.

La métamorphose était achevée: le son, qui avait autrefois erré sans mémoire dans un espace infini, le remplissant de ses formes changeantes et passionnées, était désormais sédimenté – méconnaissable et éteint – dans ces glauques et pesantes créatures qui tournoyaient, aveugles, dans l'Univers restreint aux multiples plis. Les Corps Astraux, dotés d'une sensibilité primitive et ténébreuse, s'attiraient par ces espaces désolés, recherchaient les contacts et les étreintes, se pénétraient les uns les autres, mugissant d'ignorance et de douloureuse inconscience.

Ces rencontres, ces halètements de la matière, ces concentrations ultérieures donnèrent un fruit étrange et merveilleux. Là où ces grands corps rêches se heurtaient, entre les replis réchauffés par le frottement, suscitée peut-être par ce désir lancinant ou encore par une lueur d'harmonieuse volonté qui persistait – telle un regret ou un présage – en ces contrées désertes, voici que jaillit l'étincelle de l'Esprit.

Incrédule et éperdu, l'Esprit envahit rapidement tout l'Univers, percuta contre les parois les plus reculées, remplit les espaces de la matière, comprit, aima, fit ordre et loi. Par de minuscules interstices, il s'insinua à l'intérieur des Corps Astraux, les anima, devint conscience, intellect et douleur. À travers ces corps, l'Esprit se vit et se reconnut, rejoignit son principe, scruta le temps, mesura le passé, anticipa le

futur, inventa le présent. Il dénombra les Corps Astraux, leur assigna une règle, un devoir et un nom, en organisa et répartit les parcours, dégagea les espaces. Puis il se reposa et vit que cela était bien.

Il tira alors de son souffle d'innombrables esprits mineurs : de son corps infiniment ténu émanèrent des sphères et des lamelles qui essaimèrent dans tout l'Univers. Elles recueillirent avec un amour infini les vestiges des anciennes sonorités, recomposant les plus simples mélodies et les accords élémentaires qui parvenaient encore – on eût dit des soupirs – de la profondeur du temps. Longuement elles burent les échos cycliques qui allaient s'évanouissant et elles chantèrent enfin les louanges de cet Esprit qui les avait créées, de Lui-même et par Lui-même.

Mais les lointaines murailles de l'Univers étaient secouées de cyclopéennes convulsions, et dans ce vague enchevêtrement dont elles étaient tissées s'ouvraient des fissures par où des flots de ténébreux non-être s'insinuaient en écumant. Inquiet et silencieux, le grand Esprit rôdait aux confins du monde qui cédaient peu à peu à cette extraordinaire pression.

Voyant imminente la fin de son temps, il rappela ses anges et les fit rentrer dans son sein, d'où il les avait tirés. Pendant des siècles et des siècles, les esprits tombèrent comme de petites flammes dans son antre miséricordieux. Peu à peu s'éteignirent les chants, les louanges, les harmonies : le silence fut de nouveau maître de l'Univers. Puis, les arrachant à leur orbite, l'esprit recueillit tous les Corps Astraux, les entassa en un point central et culminant, les protégea de son amour fidèle et ardent. Il creusa dans leur masse compacte une galerie sinueuse et y inscrivit un message parfait et absolu, qui racontait l'histoire du passé et scellait celle du plus lointain futur. Avec une piété infinie pour

soi-même et pour le monde, il entra dans la tortueuse galerie, la remplit de soi, en éprouva les volutes, les spirales et les symétries, s'étendit dans le silence et attendit la fin.

Et après un temps que nul ne saurait mesurer, avec un grondement lointain dans lequel hurlait et se lamentait toute l'antique énergie du son primitif, les murailles de l'Univers se fracassèrent et le non-être, bouillant et écumant, donna l'assaut pour anéantir l'espace, le temps et tout. Mais au point central et culminant, il se heurta à la sphère compacte de la matière vivante, dans laquelle l'Esprit dormait de son sommeil prophétique.

Alors une énorme explosion déchira l'être et le non-être ; pour un instant qui dura un néant éternel, elle les confondit et les pétrit en un globe minuscule et incandescent qui était le passé et le présent, le son et le silence, l'esprit et la matière. Des myriades de corpuscules enflammés jaillirent, se consumèrent, tourbillonnèrent, et les millénaires qui suivirent furent remplis de cette déflagration. Par différents chemins, les corps embrasés furent projetés dans le vide. Chacune de ces étincelles contenait un souffle de l'Esprit et une particule de matière, et chacune en vint à croître dans un Univers ordonné et lumineux, conformément à la loi jadis écrite par l'Esprit dans son code mystérieux et précis.

Et cette loi – que des millénaires plus tard on nommerait le Verbe – fut la règle et le principe de tous les univers identiques en lesquels la colossale explosion avait fragmenté l'antérieur et archaïque Univers. Et lorsqu'est proférée cette parole des paroles, certains éprouvent parfois une nostalgie inexplicable, comme un parfum évanoui dans les cieux, ou un son trop harmonieux pour être entendu. Et c'est pour cela que l'on dit : « Au commencement était le Verbe ».

Dans le Verbe était écrit qu'un jour à venir, dans chacun de ces innombrables petits mondes, les amnésiques descendants de l'Esprit, émergeant avec stupeur de la fange terrestre, auraient parcouru les voies tourmentées de la recherche et auraient conjecturé l'existence nécessaire d'un message rigoureux et infiniment complexe, fin et principe du temps et de la matière. Et il était aussi écrit dans le Verbe qu'il serait nécessaire, pour reconstruire les lambeaux du message, de nier l'Esprit qui l'avait écrit.

On aurait également trouvé dans le Verbe la trace pourpre et embrasée qui conduisit jusqu'à la terrible conflagration, mais ce qui est advenu avant, nul ne pourra le savoir.

Et cependant, de temps à autre, de l'intérieur de son propre et minuscule univers gravitant dans les vastes espaces de l'Univers véritable, il arrive que quelqu'un tende l'oreille et croie entendre un chant et une harmonie venant d'un temps tellement lointain que le temps n'existait pas encore. Mais peut-être ce chant n'est-il que dans son cœur.

Traduit de l'italien par Manon Riopel